



# Quelle éthique pour l'écologie?

**Philosophie.** Corine Pelluchon redéfinit les fondements de notre rapport à la terre, aux animaux, à nous-mêmes. Elle appelle à une conversion de notre attitude vis-à-vis de l'environnement.

FRANÇOIS GACHOUD

P

Pendant des siècles, l'homme a considéré la nature comme une force mystérieuse et hostile qu'il n'arrivait pas à domestiquer. Mais il a peu à peu mieux compris ses lois. Il a surtout inventé des techniques qui lui ont permis non seulement d'en exploiter les ressources, mais de la dominer. Aujourd'hui tout s'inverse. Les ressources de la nature sont limitées, elles s'appauvrissent irréversiblement et c'est bien l'homme qui menace de les épuiser. Il pollue sans frein son environnement et continue de détruire les équilibres naturels devenus fragiles. Ce n'est donc plus l'homme qui est démuné, mais la nature qui est vulnérable. C'est ce changement profond que Corine Pelluchon entend de protéger l'humain contre la nature, il faut désormais protéger la nature contre l'humain.

Mais sur quelles bases élaborer une éthique de l'écologie? Comment redéfinir notre rapport à la nature, à la terre, aux animaux? L'auteure distingue l'écologie «environnementaliste» et l'écologie «profonde». La première se préoccupe certes de préserver l'environnement, de maintenir son équilibre fragile, mais elle le fait d'abord pour nous les humains, pour notre bien-être qui en est la finalité. Mais ce n'est pas suffisant. Car cette écologie ne met pas assez en valeur la vraie place de l'être humain dans le grand tout de la biosphère. Elle ne se préoccupe pas de ce donné incontournable: nous ne sommes qu'une partie de cette totalité.

## Pas au centre du monde

L'écologie «profonde» par contre nous oblige à reconnaître que les éléments de la nature et tout ce qu'elle nous offre ont une valeur pour eux-mêmes, indépendamment de nos intérêts. Autrement dit, au lieu de se tenir au centre et de croire qu'il peut disposer de la nature et des animaux comme bon lui semble, l'homme doit prendre désormais conscience qu'il n'est qu'un élément d'un immense environnement. Prendre conscience également que, s'il ne respecte ni ne valorise la totalité de ce milieu vital, c'est lui-même qu'il remet en question, son avenir et celui des générations futures.

C'est bien à une conversion de notre attitude que Corine Pelluchon en ap-

pelle. Au lieu de privilégier, comme nous le faisons encore, l'autonomie de l'homme et les intérêts qu'il tire de son exploitation de la nature, il est temps de le rendre plus responsable de son milieu. Car la manière dont nous définissons l'autonomie de l'homme exclut toujours et encore les autres vivants, et notamment les animaux, de la communauté morale.

Dans l'élevage industriel par exemple, l'animal subit un modèle qui est plus pensé pour notre confort que pour nos seuls besoins. Les animaux n'étaient-ils pas naguère juridiquement considérés simplement comme des choses, attitude qui entraîna combien d'abus en vivisection?

## En finir avec l'égoïsme

L'auteure propose donc de bouleverser complètement notre conception traditionnelle de l'autonomie humaine. Elle prône ce qu'elle appelle «l'autonomie brisée». «Brisée» au sens où notre destin implique de remettre en cause radicalement notre égoïsme anthropologique, parce qu'il est lié plus que jamais à celui de la biosphère, à une gestion juste de la terre, de ses ressources, de tous les

vivants sans lesquels nous ne pourrions simplement pas vivre.

En fait, nous sommes aussi vulnérables que la nature dont nous sommes responsables et c'est parce que nous sommes vulnérables que nous sommes responsables. Tel est le cœur du message éthique de Corine Pelluchon. L'éthique de la vulnérabilité qu'elle soutient postule des applications à honorer désormais car c'est une éthique qui n'est pas d'abord fondée sur nos droits. C'est une éthique du devoir vis-à-vis des autres. Les autres, c'est bien sûr nos semblables qu'il s'agit d'assister dans leur fragilité, leurs souffrances, leur vieillesse, il ne faut pas l'oublier à l'heure où la durée de la vie humaine s'accroît. Mais c'est aussi et surtout ce à quoi nous répondons et la manière dont nous répondons de manière responsable à l'impératif de la biodiversité. Chaque espèce vivante a sa valeur propre, une valeur qu'il s'agit de respecter et sauvegarder. Ce que nous nous autorisons à faire ou à ne pas faire sur tous les vivants révèle finalement notre degré d'humanité. I

> **Corine Pelluchon.** *Éléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature.* Ed. Cerf, coll. Humanités, 348 pp.

## La valeur existentielle de l'animal

L'essai de Florence Burgat apporte un heureux complément à celui de Corine Pelluchon. Si l'auteure ne poursuit pas des buts aussi larges, elle s'applique à repenser le statut de l'animal dans notre rapport avec lui. Les animaux sont-ils de «simples vivants» à ranger dans un ensemble uniforme où rien ne les distingue des autres catégories de vivants? Sans aller jusqu'à leur conférer le statut de personne, F. Burgat veut corriger ce qu'elle estime être une injustice à leur égard. Au terme d'un riche parcours critique des philosophies qui ont pensé l'animal, elle s'attache à montrer qu'il faut leur reconnaître une dimension affective, psychique, une valeur existentielle digne du statut de sujet. L'intérêt de cette étude est de jeter les bases d'une approche solide qui contribue à réduire la distance excessive qu'on a longtemps entretenue entre l'animal et nous. FGA

> **Florence Burgat.** *Une autre existence. La condition animale.* Ed. Albin Michel, coll. Bibliothèque Idées, 397 pp.



Pour Corine Pelluchon, nous sommes aussi vulnérables que la nature dont nous sommes responsables. KEYSTONE



Elfriede Jelinek. DR

ELFRIEDE JELINEK

## La terreur de la liberté

La lauréate du Nobel de littérature de 2004 se définit volontiers comme «une incurable moraliste». Tous ses textes (romans, pièces de théâtre, essais) témoignent d'un regard sans concession sur les dérives de la société moderne, en particulier sur les rapports de force, de domination et de violence qui la sous-tendent. Elfriede Jelinek exprime sa révolte dans une langue aussi âpre que cinglante, à la manière d'une écorchée vive hantée par la monstruosité du monde contemporain. On vient de traduire d'elle en français deux textes virulents créés au théâtre et joués pour la première fois à Vienne en 1994 (*Restoroute*, définie par l'auteure comme sa «première véritable comédie») et en 2007 (*Animaux*, une pièce composée de deux monologues).

Ces deux ouvrages portent une charge d'une rare violence contre la libération sexuelle, assimilée à une «terreur de la liberté». Dans le premier cas, il s'agit sur un mode burlesque et grinçant de se moquer de la vogue de l'échangisme. Dans l'autre, on voit une femme mélancolique exprimer sa soumission à son amant, jusqu'à la prostitution, dans une vision noire où l'homme, éternel seigneur et maître, ne considère finalement les femmes que comme du bétail. Il est difficile de faire plus fort dans la satire et le grotesque. Le spectateur comme le lecteur se voit saisi à la gorge, sommé, presque au bord de l'asphyxie, de s'interroger sur la tyrannie de la performance sexuelle, muée ici en servitude d'autant plus terrifiante que les femmes n'y sont pas dans la posture de victimes, mais de complices actives. AF

> **Elfriede Jelinek.** *Restoroute, Animaux*, trad. de l'allemand par P. Démerin et D. Hornig, Ed. Verdier, 153 pp.

ANNIE LE BRUN

## Les dessins de Victor Hugo

ALAIN FAVARGER

Ancienne égérie du surréalisme, à l'époque déclinante du mouvement, et elle-même essayiste au verbe tranchant, Annie Le Brun est attirée par la force de rébellion intérieure que contient le lyrisme dans la poésie et autres figures de l'excès. Aujourd'hui, à la faveur d'une exposition, ouverte jusqu'au 19 août dans la Maison de Victor Hugo, 6, place des Vosges à Paris, elle présente quelque quatre-vingts dessins de l'écrivain, accompagnés d'autres documents (lettres, objets, illustrations suscitées par les œuvres du maître).

On connaît bien les dessins au romantisme échevelé de l'auteur des *Misérables*, parfois reproduits sur les couvertures de ses livres en collection de poche. Beaucoup ont été exécutés lors de l'exil de Hugo à Jersey et dans sa maison de Guernesey, Hauteville House. Au cœur même d'un cadre et d'un décor, les ciels infinis et tourmentés de la Manche, qui ne pouvaient qu'exacerber l'imagination du romancier poète.

Dans un livre illustré qui sert d'accompagnement à l'exposition parisienne, Annie Le Brun tente d'approcher la genèse et la signification de ces dessins toujours aussi troublants par l'usage fougueux du noir de l'encre. Histoire de mettre en évidence la fascination de Victor Hugo pour l'obscur et l'énergie qui lui est liée. Une énergie irra-



Victor Hugo, «Vieux burg dans l'orage», 25 août 1837. DR

diant chez l'écrivain tous les domaines de sa création, s'y déployant, comme le souligne l'essayiste, en autant de «répliques souterraines de l'arc-en-ciel». I

> **Annie Le Brun.** *Les arcs-en-ciel du noir: Victor Hugo*, Ed. Gallimard, 143 pp.

FRANK ANDRIAT

## Le roman d'une jolie libraire

DANIEL FATTORE

*Jolie libraire dans la lumière* fait partie de ces livres qui invitent le lecteur à se mettre à l'aise et à se sentir bien. Et en matière d'accueil sympathique, l'écrivain belge Frank Andriat, son auteur, connaît la recette, à en croire ce bref roman écrit dans un style poétique rassurant.

Tout commence avec la peinture de l'atmosphère cosy d'une librairie et la mise en scène d'une libraire et d'un client, placés sous un éclairage troublant. On devine que ces deux-là vont s'aimer. Tout l'intérêt du récit va donc se porter sur le cheminement qui va rapprocher ces deux cœurs. Un cheminement qui passe par un élément propre à emporter l'adhésion: un livre.

En effet, que ressentent des lecteurs lorsqu'ils retrouvent leur propre histoire dans un roman? Brouillant l'idyllique image initiale, l'auteur explore, de manière délicate, les drames qui ont traversé la vie de la libraire, qui élève seule son fils, et suggère les sentiments naissant de la lecture d'un roman qui leur ressemble étrangement. Ces

drames, les hommes en sont toujours les responsables: un frère immature, un père irresponsable, un voyageur dans le métro, un violeur pour faire bon poids. Ces zones d'ombre n'apparaissent pas dans le premier chapitre, tout baigné de lumière et de métaphores; l'auteur les distille plus loin, travaillant sa narration en clairs-obscur soulignés par le goût qu'a la libraire pour les jeux d'éclairages.

Loin de toute dramatisation excessive, l'auteur choisit la finesse et les jeux de miroirs pour faire monter la tension. Sans qu'il s'en rende compte, le lecteur est amené à se demander qui est responsable de quoi, à la façon d'une intrigue policière menée par une libraire.

Et s'il garde à l'esprit le fait que c'est un livre qui est le catalyseur du récit, il comprend qu'au-delà d'une belle histoire d'amour, *Jolie libraire dans la lumière* est une parabole optimiste, quoique parfois convenue, du pouvoir de la littérature. I

> **Frank Andriat.** *Jolie libraire dans la lumière*, Ed. Desclée de Brouwer, 146 pp.